

mulation me feroit faire de nouveaux efforts, qui tourneroient à l'avantage de notre Horlogerie ; qu'au surplus, ce qui me donnoit la hardiesse d'entrer en lice avec un si grand homme, étoit la confiance que j'avois dans un échapement de mon invention, dont le modèle avoit été présenté à l'Académie des Sciences, & dont l'exécution me promettoit une plus grande régularité dans les Montres; que j'emploierois cet échapement dans la sienne, & qu'enfin je ne négligerois rien de tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre du moins la Balance égale, si je ne pouvois la faire pencher en sa faveur.

En conséquence de cet engagement, je me mis à travailler à sa Montre, avec toute l'application possible, & j'y pratiquai tous les changemens que je crus pouvoir concourir à sa justesse & à sa durée. Elle fut faite au commencement de Mars 1739, & je l'envoyai le mois suivant. J'y joignis peu de tems après un Mémoire, contenant une explication Physique & Mécanique de mon travail. Au mois d'Octobre de la même année, M. Morin, Contrôleur du Greffe du Châtelet de Paris, frere de M. de Ville-neuve, me communiqua une lettre, où il lui marquoit la décision de la gageure, conçûe expressement en ces termes :

E vj „ çû „

» çû , mon frere , la Dissertation Physique
 » & Mécanique de M. le Roy, qui est arri-
 » vée trop tard pour me faire gagner mon
 » pari. Car le tems qui s'est écoulé sans l'a-
 » voir , & la crainte que l'Anglois a peut-
 » être eüe de perdre , l'a engagé à précipi-
 » ter la décision qui a été favorable à tous
 » les deux par les éloges & les applaudisse-
 » mens qui ont été donnés aux deux Ouvra-
 » ges , en présence du Prince du Bresil ;
 » ainsi les sommes déposées ayant été ren-
 » duës à l'un & à l'autre , les deux Montres
 » ont été jugées également parfaites en leur
 » genre.

Cet incident a donné lieu au même Prin-
 ce du Bresil , de faire examiner en même-
 tems une répétition qu'il a de M. Julien-le-
 Roy , & qu'on a généralement applaudie.

Ce n'étoit pas la première fois que je m'é-
 rois éprouvé contre les Anglois , & toutes
 les circonstances qui peuvent contribuer à
 la gloire de la Nation , me sont trop pré-
 cieuses pour dissimuler un autre événement,
 que je me garderois bien de vous rappor-
 ter , s'il n'avoit intéressé que moi.

En 1719 , un célèbre Horloger de Paris
 me fit l'honneur de m'écrire à Tours , Lieu
 de ma naissance , où j'étois alors , qu'on ve-
 noit d'établir à Versailles une Manufacture
 d'Horlogerie , protégée par M. Law , & que
 les Directeurs , en présentant au Roi & à
 M.

M. le Duc d'Orleans , les prémices de cette Manufacture , qui consistoient en une petite Montre d'or pour le Roi , & une Répétition à quarts & demi-quarts pour M. le Régent , avoient eu soin d'exagerer la supériorité de leurs Ouvrages sur ceux de France , & qu'ils avoient porté la confiance jusqu'à faire insérer dans le Mercure un Discours où ils s'efforçoient d'établir cette supériorité d'une maniere peu honorable pour nous. Il ajoutoit qu'il étoit question de convaincre M. le Régent par nos propres Ouvrages , que nous n'étions point inférieurs aux Anglois ; qu'il me jugeoit capable de cette entreprise , qu'il me prioit en conséquence de lui faire une Répétition à quarts & demi-quarts sur les principes d'une certaine Montre qu'il avoit vûe de ma façon , & qu'il me la payeroit tout ce que je voudrois , parce qu'il étoit résolu de ne rien épargner , pour pouvoir opposer aux Anglois un Ouvrage capable de disputer le prix au leur. Je crus devoir seconder le zèle de ce bon Citoyen ; j'entraî dans ses vûes , & je travaillai sans relâche à faire la Répétition qu'il me demandoit. Un Livre d'Horlogerie qui a paru depuis , & qui rapporte le fait , marque que cette même Montre fut faite sous les yeux de ce célèbre Horloger , mais la vérité est qu'elle fut faite à Tours , & qu'il n'y eut d'autre

part

part que le choix qu'il voulut bien faire de moi , pour exécuter son dessein , quoiqu'il eut pû s'en dispenser plus aisément qu'un autre , s'il avoit eu le loisir comme moi. En effet , s'il n'eut été question que de diriger un Ouvrier , on sent bien qu'il n'en manquoit pas à Paris. Enfin la Montre fut présentée à M. le Régent qui l'acheta , & non-seulement ce Prince nous rendit Justice , en lui marquant sa satisfaction , mais elle produisit encore par la suite l'effet qu'on en avoit attendu.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , &c.



E P I T R E ,

A Mlle de G pour Réponse à quelques lettres , par lesquelles elle presse l'Auteur de lui envoyer son Portrait.

Seroit-il vrai que ma figure
 Pût vous intéresser assés ,
 Pour être le motif des desirs empressés
 Qui m'en demandent la peinture ?
 Hé bien , je vais sans répliquer ,
 Obéir & vous satisfaire ,
 Car pour rien , je ne veux risquer ,

De

De vous aigrir, & vous déplaire.
 Na comptez pourtant pas qu'ici
 Je m'avise d'entrer en lice,
 Pour chercher à faire une Esquisse,
 Selon les règles de *Vinci*;
 L'entreprise pour moi seroit infoutenable;
 Il faut qu'avec trop d'art un Portrait soit traité,
 Et le mien, plus qu'un autre, à moins d'être flaté,
 Vous paroîtroit insupportable,
 Au point que votre cœur en seroit révolté;
 Mais, vous n'y perdrez rien, & je vais, en re-
 vanche,
 Profiter de la Carte blanche,
 Pour vous montrer le beau côté,
 Et vous donner, sans m'en deffendre,
 Au lieu d'un Buste de couleur,
 Ce que la toile ne peut rendre,
 J'entends les qualités & de l'ame, & du cœur;
 Ces traits, mieux que ceux du visage
 Caractérisent les mortels,
 Et ne sçauroient être l'Ouvrage,
 Ni des Pinceaux, ni des Pastels.
 Mes couleurs, il est vrai, ne seront pas si vives
 Que celles, nommément, qu'employent les *Rigauds*,
 Mais plus simples & plus naïves,
 Elles exprimeront jusques à mes défauts.
 Se glorifier, par exemple,
 D'être aux pieds de Venus, à la suite, à la Cour,

Et

Et même jusques dans son Temple ,
 Raisonnable , Discret , sans ruse & sans détour ,
 C'est un crime de léze-Amour ,
 Dont jamais fat , ni petit Maître
 Ne sçut accorder de pardon.

Quelques esprits aussi se récrieront peut-être :

Que la Rime est un pauvre don ,
 Plus dangereux , que nécessaire ,
 Plus difficile , que brillant ,
 Et que le mérite de plaire
 Peut seul ériger en talent ;
 Mais , fort peu jaloux du suffrage
 Et du petit Maître , & du fat ,
 Je laisse à d'autres le débat ,
 Et je reviens à mon image ;
 J'espère que sur son Croquis ,
 Vous ne pourrez me méconnoître ,
 Et me retrouverez , sinon tel que je suis ,
 Du moins tel que je voudrois être.
 Me voici donc , tant bien que mal ;
 Un caractère assés égal ,

Un naturel uni , simple , doux & paisible ,
 Un cœur droit , élevé , délicat , & sensible ,
 Point encore infecté de la contagion

De l'air de Cour que je respire ,
 Qui ne connoît point , c'est tout dire ,
 La voix de l'adulation ;
 Ces traits font le plus vrai des hommes ,

Con-

Conséquemment trop franc, pour le siècle où nous
sommes ;

Mais, sur le monde & ses erreurs
Je n'ai point le ton dogmatique,
Et je déplore ses malheurs,

En Platonicien beaucoup plus qu'en Cynique.

Idolâtre du sentiment,
Du penchant pour la solitude ;
Avec quelque discernement,
Un goût décidé pour l'étude ;
Un peu de pénétration,
Un désir inquiet de plaire,
Et peut-être aussi de me faire
Un grain de réputation ;

Une ame du beau seul avide,

Qui toujours au brillant préfère le solide,

Au diffus la précision,

A l'air avantageux celui de retenuë,

Et la vérité toute nuë

Aux charmes de l'illusion ;

Un genre d'émulation,

Tourné vers la Litterature ;

Voilà quelles faveurs je dois à la Nature ;

Ainsi qu'à l'éducation ;

Pylade en amitié, quand je trouve un Oreste ;

En amour, tendre, vif, semillant & le reste,

Mais ennemi de la fadeur ;

Sans aveuglement, sans foiblesse,

Il est jusqu'à présent entré dans ma tendresse
 Autant de raison que d'ardeur ;
 Du sage admirer la conduite ,
 Respecter les vertus , honorer le mérite ,
 Et confiderer les talens ,
 Sous la plus misérable étoffe ,
 Voilà de ma morale & l'esprit , & le sens ;
 Aisé dans le Commerce , & pourtant Philosophe ,
 Mais Philosophe mitigé ,
 Libre du joug du préjugé ,
 J'aime que la délicatesse
 Sçache quelquefois , sans rougir ,
 Faire badiner la Sageffe ,
 Et moraliser le plaisir.

Le Chev. de P.

Explications des deux Enigmes du Mer-
 cure de Février 1744, par M. Du V**.

Ne suis ni grand ni petit Maître ,
 Mais quand je rencontre Isabeau ,
 D'abord que je la vois paroître ,
 Je lui donne un coup de *Chapeau*.

La seconde d'autre façon ,
 Comment faire pour la connoître ?

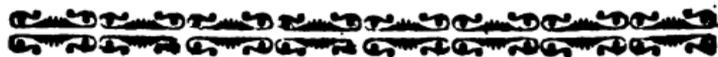
De

De l'*Alphabet* elle tient l'être ;
Ou je ne sçais pas ma leçon.

Explication du Logogryphe du même
Mercure , par M. C. *Suicer* , de Châlons.

Par tout la *Vieillesse* fait peur ;
Chacun la méprise & s'en moque ;
Ami , n'en fais point le railleur ;
Tu n'auras pas peut-être le bonheur
De parvenir à cette époque.

Les mots des Enigmes & du Logogryphe
du Mercure de Mars , sont le *Chat* , le *Fer* ,
& la *Géographie*. On trouve dans le Logo-
gryphe , *Gorge* , *George* , *Page* , *Rage* , *Ora-
ge* , *Pie* , *Jo* , *Pere* , *Péage* , *Poire* , *Egra* , *Ire* ,
Harpie , *Aigre* , *Harpe* , *Or* , *Paxi* , *Epire* ,
Georgie , *Orge* , *Agregé* , & *Rape*.



E N I G M E.

U N Pays, que le Nil arrose,
A vû ses habitans trop superstitieux ,
Quoique je fois bien peu de chose ,
Me placer au rang de leurs Dieux.
Ce tems n'est plus ; depuis la mauvaise maxime

D'im-

D'immoler tout à l'appétit.

On m'écorche , on me coupe , on me grille , on
me frit ,

Et la Divinité n'est plus qu'une victime.

Mais d'abord que je sens le tranchant des couteaux ,
Mes esprits envolés frappent l'Auteur du crime ,
Et de ses yeux alors font couler deux ruisseaux.

A U T R E .

Je suis un animal mordant ;

Mon sexe est féminin ; pour dilater ma rate ,

J'épluche souvent , en grondant ,

Tout ce qui tombe sous ma patte.

Si quelquefois (rarement cependant)

Je suis sage & judicieuse ,

Alors je suis officieuse ;

Je découvre la vérité ;

Je purge l'imposteur de sa fausse monnoye ,

Le trop hardi conteur de sa témérité ;

Je sçais réprimander celui qui se fourvoye ;

Je rends service à la posterité.

Quelqu'un me dit , sans doute , eh ! quel est donc
ton être ?

Un corps animé ? point ; un corps sans ame ? non ;

Jusques aux ignorans se parent de mon nom.

En voilà bien assés , pour me faire connoître.

D. B. C. G. d'Entrevaux.

L O-



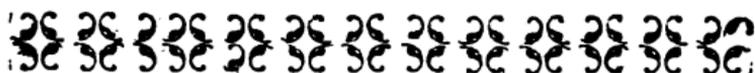
LOGOGRYPHE.

Sous mes pas naissent mille fleurs,
 Et la verdure me couronne ;
 De l'Aurore , qui m'environne ,
 C'est moi qui fais couler les pleurs,
 En deux syllabes se partage
 Mon nom , pere des doux plaisirs ;
 Les plus parfaits Amans me doivent leurs soupirs ,
 Et les Oiseaux leur plus tendre ramage ;
 Mais , si je leur inspire un chant flatteur & doux ,
 (Chant que *Rameau* n'imite qu'avec peine)
 Par un malheur , que mon devoir enchaîne ,
 J'ouvre aussi le bec aux Coucoux.
 Ma tête offre un Acteur , chéri dans les Provinces ,
 Qu'au Théâtre François on vit faire les Princes ;
 S'il revient jamais à Paris ,
 Il me plaira comme jadis.
 Ma dernière syllabe épouvante les yeux ;
 Elle sçait peindre un tyran furieux ;
 Ah ! si par son secours on touche une inhumaine ,
 On brise aussi par fois la plus aimable chaîne ;
 Il voit tout périr sous les Cieux.
 Rien dans mon sein se voit encore.
 Sem s'y trouve fort aisément ;

La

La Rime y brille assurément ,
 Et Tein , qui la beauté décore.
 Sans doute que , si je cherchois ,
 Mes huit lettres feroient autre métamorphose ,
 Mais , cher lecteur , je me repose ;
 Car , peut-être , je t'ennuiois .

Laffichard.



NOUVELLES LITTERAIRES ,

DES BEAUX-ARTS , &c.

L E RECUEIL DU PARNASSE , ou nouveau choix de Pièces fugitives, en Prose & en Vers. *A Paris*, chés *Briasson*, rue S. Jacques, à la Science. Deux Vol. in-12, divisés en quatre parties, 1743.

Extrait du premier Volume.

On trouve dans ce Recueil , des morceaux achevés en tout genre ; Poësie , Eloquence , Histoire , Dissertation , Médecine , tout y tient sa place. A l'ouverture du premier Volume , est une lettre de Mde la P. F. à M. l'Abbé R. Docteur de Sorbonne. La réputation de Mde *Dacier* est trop grande , pour qu'on ne lise point avec plaisir une lettre dont

font elle est l'objet. Elle n'y est point peinte du côté de ses talens pour les Sciences; Mde la P. F. ne s'attache qu'à décrire ses qualités personnelles; c'est dans son deshabilité qu'elle la montre, ou, pour se servir de ses termes, *dans son à tous les jours.*

Le langage de la passion se fait aisément sentir dans une Pièce qu'on trouve quelques pages après, & qui a pour titre: *Les soupirs d'Olimpe mourante.* Ce sont des Stances irrégulières; en voici quelques-unes.

- » Ah ! quand tu me jurois une flâme éternelle,
- » Je croyois tes sermens, & tu n'y pensois pas,
- » Car enfin quelle loi cruelle
- » T'oblige, en me quittant, à causer mon trépas ?
- » C'est toi qui m'arraches la vie ;
- » Avide faim de l'or, détestable manie,
- » Ebloüi de tes faux appas,
- » C'est à toi qu'il me sacrifie.

Mais que dis-je, Daphnis ? Non, je connois ta foi ;
Excuse les fureurs d'une Amante éperduë.

J'ai vû ton ame combattuë

Balancer plus d'un an entre ton pere & moi.

Rebelle aux loix de la Nature,

Tu ne reconnoissois que celles de l'Amour ;

Quels assauts ton esprit soutenoit chaque jour ?

Rien ne pouvoit détruire une flâme si pure.

Après

Après tant de combats , accablé de langueur ,
 Tu fus presque expirant. Hélas ! Quelle douleur !
 Quel désespoir pour une ame amoureuse ,
 La mort dans cet instant me paroïsoit affreuse ,
 Et quand je meurs pour toi , je la vois sans frayeur ,
 &c.

Le sentiment & la passion ne se font pas moins sentir dans quelques *Élégies* de M. Cocquard , p. 34 & suiv. Il semble que l'Empire lui soit dévolu dans ce genre de Poésie. Peut-on mieux peindre les divers mouvemens d'un cœur déchiré par l'Amour :

De mes plaisirs passés mon ame possédée ,
 Du malheur , qui me suit , éloigne son idée ;
 Et pour une inconstante , hélas ! trop prévenu ,
 Je regrette les fers où j'étois retenu.
 L'Amour combat pour elle , & quoique tout l'accuse ,
 Dans le fond de mon cœur il lui trouve une excuse.
 Il me dit en secret , qu'esclave du devoir ,
 Elle n'ose à présent s'exposer à me voir ,
 Mais que sa passion croissant dans le silence ,
 Lui peint de ma douleur toute la violence ,
 Et la croyant en proie à des maux superflus ,
 J'aime assés pour vouloir qu'elle ne m'aime plus.
 Dans quels égaremens te jette ta folie ?
 Plus que tu ne voudrois la cruelle t'oublier , &c.

Et

Et plus bas.

Il me souvient du jour qu'à ma perte entraîné,
 En esclave à son char je me vis enchaîné.
 Je crois la voir encore, avec grace à la danse,
 D'un pas lent ou léger en marquer la cadence.
 Quel modeste enjouement ! Quel aimable souris !
 Que de naissans appas s'offroient aux yeux surpris !
 Elle seule ignoroit le pouvoir de ses charmes, &c.

Jamais peut-être préjugé n'a été mieux établi que celui de l'avantage de la vie rustique sur la vie civile, & jamais préjugé n'a été mieux attaqué que l'est celui-ci, p. 51 & suiv. dans un petit Discours qui a pour titre : *La Vie Civile est-elle préférable à la Vie Rustique ?* L'Auteur (M. Pesselier) y décide en faveur de la vie civile.

Le Style aisé & délicat, avec lequel est écrite une petite Dissertation sur la politesse, p. 85, fait souhaiter d'en connoître l'Auteur. Il s'agit de décider, *si la Politesse tient du vice ou de la vertu.* L'Auteur la définit d'abord ainsi :

Pour connoître, il faut définir.
 La Politesse est sans caprice,
 Et c'est un art sans artifice ;
 Comment peut-elle donc tenir
 Moins de la vertu que du vice ?

F *Et*

Et plus bas.

Pour la bien dévoiler , il nous faut convenir
 Qu'elle doit s'ajuster aux loix , aux bienséances ,
 A certains agrémens joints à des prévoyances
 Pour la société qu'on veut entretenir ;
 A l'esprit attentif , à la prudence extrême
 De sçavoir l'art d'unir ce qu'on doit au prochain ;
 Et ce qu'on se doit à soi-même ;
 Ce raisonnement est certain.

Ensuite il avertit de ne point confondre
 la *Politesse* avec la civilité & la flaterie , &
 après avoir avoué que la politesse, étant cor-
 rompuë, devient un instrument des plus dan-
 gereux de l'Amour déréglé , il finit ainsi :

- » Elle éprouve le sort de mille fleurs naissantes ,
- » Dont un air vénimeux vient infecter les plantes ;
- » Elle est comme l'esprit , le sçavoir , la beauté ,
- » Qui conservent toujours leur lustre & leur bonté ,
- » Quoiqu'ils soient corrompus par un mauvais
 » usage ;
- » Elle est comme une épée , entre les mains du sage ,
- » Et d'un homme rebelle , ardent & furieux ;
- » L'un s'en sert pour la paix , qu'il assure en tous
 » Lieux ,
- » Et l'autre en son courroux , s'abandonnant aux
 » crimes ,
- » Porte par tout sa rage & s'en fait des victimes.

On

On trouve , pag. 101 , un Sonnet fait par M. l'Abbé du Claux , sur un jeune Marquis qui avoit servi de Cocher à deux aimables Dames. Ce Sonnet , où l'allusion est presque la même que celle de celui de Voiture , en a les graces , sans en avoir les défauts ; le voici.

- » Les chevaux du Soleil sçavoient bien leur leçon ;
- » Attelés dès long-tems au char de la lumiere ,
- » Ils ne quittoient jamais leur chemin ordinaire ;
- » Et quel fut cependant le sort de Phaëton ?

- » Prenez donc garde à vous , trop hardi Céladon ;
- » Ceux que vous conduisez ignorent leur carriere ;
- » Quand le cœur vous dira de regarder derriere ,
- » N'allez pas succomber à la démangeaison ,

- » Le péril en est grand ; vous avez plus à faire
- » Que n'avoit autrefois ce Cocher téméraire ,
- » Dont partout l'imprudence alluma tant de feux.

- » Son emploi demandoit moins de soin , moins de
- » peine ,
- » Car , pour son coup d'essai , ce beau fils de Cli-
- » mene
- » Ne menoit qu'un Soleil , & vous en menez deux.

La noble simplicité qui régné dans les Poësies de M. *de la Laine* , qui se trouvent

F ij p.

756 MERCURE DE FRANCE.

p. 110 & suiv. en font regretter le petit nombre. Ses Stances sur la mort de sa femme, peuvent être regardées comme le vrai *Tableau de l'Amour conjugal*. Elles commencent ainsi.

» Voici la solitude, où sur l'herbe couchés,
» D'un invisible trait également touchés,
» Mon Amarante & moi prenions le frais à l'ombre
» De cette Forêt sombre.

» Nous goûterions encore en cet heureux séjour
» Les tranquilles douceurs d'une parfaite amour,
» Si la rigueur du sort ne me l'eût point ravie
» Au plus beau de sa vie, &c.

On verra ici avec plaisir le Portrait qui suit. C'est celui de M. de *Fontenelle*, par feuë *Mlle le Couvreur*. Il se trouve à la page 169, du Recueil.

» Les personnes ignorées font trop peu
» d'honneur à ceux dont elles parlent, pour
» oser mettre au grand jour ce que je pen-
» se de M. de *Fontenelle*, mais je ne puis me
» refuser en secret le plaisir de le peindre
» ici, tel qu'il me paroît.
» Sa physionomie annonce d'abord son es-
» prit; un air du monde, répandu dans toute
» sa personne, le rend aimable dans toutes
» ses actions.

» Les

» Les agrémens de l'esprit en excluent
 » souvent les parties essentielles. Unique en
 » son genre, il rassemble tout ce qui fait ai-
 » mer & respecter ; la probité , la droiture ,
 » l'équité composent son caractère. Une
 » imagination vive , brillante ; tours fins &
 » délicats ; expressions nouvelles & toujours
 » heureuses en font l'ornement. Le cœur
 » pur , les procédés nets ; la conduite uni-
 » forme , & par tout des principes ; exigeant
 » peu , justifiant tout , saisissant toujours le
 » bon , abandonnant si fort le mauvais , que
 » l'on pourroit douter s'il l'a apperçû. Dif-
 » ficile à acquérir , mais plus difficile à per-
 » dre ; exact en amitié ; scrupuleux en amour ;
 » l'honnête-homme n'est négligé nulle part ;
 » propre aux Commerces les plus délicats ,
 » quoique les délices des Sçavans ; modeste
 » dans ses discours ; simple dans ses actions ;
 » la supériorité de son mérite se montre ,
 » mais il ne la fait jamais sentir.
 » De pareilles dispositions persuadent ai-
 » sément du calme de son ame ; aussi la pos-
 » sède-t'il si fort en paix , que toute la mali-
 » gnité de l'envie n'a point eu encore le
 » pouvoir de l'ébranler.
 » Enfin , on pourroit dire de lui ce qui a
 » été déjà dit d'un autre illustre ; qu'il fait
 » honneur à l'homme , & que si ses vertus
 » ne le rendent pas immortel , elles le ren-
 » dent au moins digne de l'être. F iij On

On remarque dans la lettre qui suit ce Portrait, & qui est de M. *Ricaud*, une érudition peu commune. Elle est adressée à M. *Dazinery del Cascavo*, de l'Académie de *Gli Insensati* de Pérouse, & a pour objet l'explication d'un Phénomène de Médecine.

On trouve encore dans la première partie de ce Recueil, plusieurs morceaux excellens; entr'autres, une Paraphrase du Cantique d'Ezechias; une Copie d'un Manuscrit du Maréchal de Rozen, ou Instructions à son fils; les Spectacles, Ode; des Observations nouvelles sur la vraie Eloquence, & plusieurs autres productions. L'idée du Vuide, Ode Métaphysique, ferme cette première partie. Le but de cette Ode, est de prouver que l'Idée de l'*Etendue*, ou de l'Espace pur, n'est venuë que de la décomposition purement intellectuelle de la matière. On ne peut citer aucune Strophe de cette Pièce, parce qu'elles sont trop enchaînées les unes aux autres, & qu'il faudroit rapporter l'Ouvrage en entier.

On voit au commencement de la seconde partie, quelques Fables de M. *Pesselier*. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'on ne sçauroit s'empêcher en les lisant, de songer au naturel toujours copié, mais toujours inimitable de *la Fontaine*.

Il seroit à souhaiter qu'on trouvât beaucoup

coup de morceaux semblables à celui qui suit ces Fables. C'est une lettre écrite à M. *Chapelas*, Curé de S. Jacques de la Bouche-rie, par un Philosophe. Elle roule sur la Médecine. L'Auteur qui est diamétralement opposé aux principes de l'Ecole, traite d'abord des Elémens & en reconnoit cinq ; *la Terre, l'Eau, le Sel, l'Esprit & le Soufre* ; le feu & l'air sont exclus de leur Classe ; il regarde l'air comme remplissant les interstices des mixtes, & non comme en étant une substance ; peut-être que les raisons qu'il apporte pour prouver contre l'air *comme Elément*, sont plus solides que celles qu'il apporte contre le feu. Il passe ensuite aux quatre humeurs qu'il détruit entièrement, & continuë avec le même ordre & la même méthode.

La Poësie vengée, p. 327. Le feu qui régne dans cette Pièce, n'en dément point le titre. La Poësie y deffend sa propre cause. Tout le monde ne pense pas de même que l'Auteur sur certaines personnes qu'il louë & qu'il blâme, mais tout le monde est forcé de reconnoître l'élévation des pensées, la beauté & la justesse d'expression, la hardiesse de tours, qui sont réunies dans ce morceau. En voici une Esquisse. Il s'agit de l'abus de la Poësie.

- » Faut-il donc que toujours l'esprit le plus sublimé
- » Se dégrade, en cherchant à briller par le crime ?
- » Hélas ! ignore-t'il que ce honteux honneur
- » N'illustre son esprit qu'aux dépens de son cœur ?
- » Quelle Muse en ce siècle, où règne la mollesse,
- » Dans ses Vers épurés nous chante la sagesse ?
- » Tantôt pour vous séduire un Lucrece nouveau,
- » Peintre des voluptés dont il tient son pinceau,
- » Sous le masque imposant de la Philosophie,
- » Et couronné des fleurs qu'offre la Poësie,
- » Viendra vous débiter, sur un Stoïque ton,
- » Ses principes puisés dans le sein d'Albion,
- » Séjour où la raison de tout joug affranchie,
- » Venge par ses excès la foi qu'elle a trahie, &c.

Le Discours sur *la simplicité des mœurs*, qu'on trouve pag. 345, & qui d'ailleurs est fort beau, n'a peut-être point toute la méthode qu'on pourroit désirer. On ne peut point dire la même chose des Stances d'une Amante à un Amant, dont elle devoit se séparer, pag. 368. Elles sont de M. *Cocquard* ; soit du côté des sentimens, soit de celui de la Poësie, il n'y manque rien, & si elles avoient quelque défaut, ce ne pourroit être que de trop ressembler à l'*Amarillis* de Mde de la *Suze*. En voici quelques-unes.

- » Quelle épreuve pour ma vertu !
- » Amour, pourquoi la séduis-tu

» Contre